

ment comme époux Martinet, cupide, brutal, et cynique. « L'infâme séducteur » Lebeau, qui engrosse une femme de chambre, qui se fait avorter après avoir été placquée. Monique Blanchet, l'ex-garçonne repentie, mariée et soumise, et son mari Blanchet, mari à l'ancienne mode. Personnages qui permettent à l'auteur de faire sa conférence sur les thèmes connus : féminisme et pacifisme, idéalisme de la femme, égalité physique et intellectuelle des sexes, le cerveau n'a pas de sexe, etc., etc..., tous sophismes qui traînent, en France, depuis bientôt un siècle d'idéologie démocratique (rappelez-vous les boniments de George Sand), dans tous les salons dits avancés, dans toutes les associations féministes et dans la bouche de la plupart des femmes auteurs.

**

Il est vraiment cocasse de considérer, avant toutes choses, et toutes questions d'ordre exclusivement littéraire mises à part, la façon dont M. Victor Marguerite, ayant gonflé à grand tapage sa baudruche de trois cents pages, la crève lui-même par la force des choses.

Quoi ! Agiter comme il le fait tant de godans grandiloquents, pour laisser finalement son héroïne de l'union libre et de l'affranchissement féminin dans la situation très banale, très conjugale d'une bourgeoise qui mène ses domestiques et porte la culotte !

Pas du tout ! dirait M. Victor Marguerite, Annik travaille, elle est pécuniairement indépendante.

Comme s'il pouvait y avoir indépendance pécuniaire entre un homme et une femme qui s'aiment ! (Je ne dis pas qui se désirent.) Et puis nous aurions trop beau jeu à répondre à M. Victor Marguerite : « Votre Annik n'est qu'une pécore, elle travaille par amour-propre, par vanité. Le travail n'est point son destin, sa loi ! Et qu'elle ne vienne point nous parler d'affranchissement social, celle qui se décharge des soins de son ménage et même de sa maternité sur deux domestiques qu'elle exploite. Jolie éducatrice ! n'est-ce pas, et fameux affranchissement ! »

Ah ! si M. Victor Marguerite, panégyriste de l'union libre, avait abordé la question de la fidélité que ladite union libre pose dans toute son ampleur, c'eût été une autre affaire et là, il eût pu être audacieux. Mais depuis la perte de sa cravate de commandeur, M. Victor Marguerite s'est rangé des voitures. Il se méfie de ses audaces. Il ne s'épanche plus que métaphysiquement. Et comme je le faisais remarquer plus haut, toute la conception de la morale sexuelle de demain se réduit en somme pour le petit bourgeois ivre d'une phraséologie pourtant bien éventée, à affubler d'une étiquette nouvelle (oh ! si peu) le vieux ménage bourgeois où, dorénavant, la femme, si le cœur lui en dit, contribuera au budget par l'exercice d'une profession autant que possible libérale.

**

Nous n'aurions vu, pour notre part, que des avantages à ce que M. Victor Marguerite ramassât en un roman aussi vide et dénué de vie qu'il se peut faire, ces élucubrations qui cadrent à merveille avec la politique démocratique dont cet auteur se trouve être, de par ses succès, un des tenants les plus écoutés, si notre homme, comme tout bon démocrate, n'avait mêlé le peuple à cette histoire.

Annik, ose-t-il écrire, en effet, est « peuple jusqu'au cœur ».

Non, M. Victor Marguerite, Annik n'est pas peuple. Une fille du peuple n'est pas phraseuse, elle rit saine-ment de tout son cœur, devant le prêchi-prêcha pour pseudo-intellectuelles que vous mettez constamment dans la bouche de votre héroïne. Elle est concrète, active et son

travail au foyer ou à l'usine (un autre travail qu'un petit train-train d'avocassonne !) elle n'en fait pas un thème à discours pompeux. La seule phraséologie dans lequel elle donne, et encore ! c'est la phraséologie du cœur.

Comme tout démocrate qui se respecte, vous ignorez, M. Victor Marguerite, et au fond, vous méprisez le peuple dont vous avez, comme on dit, plein la bouche. Ses vertus sont trop simples et trop fortes pour être appréciées par des bavards de votre espèce.

Tenez ! vous nous l'avez livré, la clef de votre Annik, de cet Annik qui est vous-même, n'est-ce pas ?

— *Cela prouve qu'il n'y a au monde qu'une chose qui compte, faites-vous dire à votre héroïne, soi, son bonheur...* » (page 112), et (page 276), quand elle change de bonne (cette grande affaire des bourgeois), et qu'Amédée lui propose une veuve qui a eu « une situation et des malheurs ».

— *Alors, merci, répond Annik, j'aime mieux une jeune et simple fille... Ancienne misérable ! Au moins (écoute ceci, lecteur), JE POURRAI LUI FAIRE QUELQUE BIEN, TOUT EN LA DIRIGEANT A MON GRÉ !* »

Ca, une femme « peuple jusqu'au cœur » ?

Je me demande si M. Victor Marguerite ne se fout pas du monde. Mais non, il est sincère ; c'est un démocrate à qui M. Jouhaux a confié la critique littéraire du quotidien du syndicalisme réformiste.

**

Si faux et si platement écrit qu'il soit, le nouveau livre de M. Victor Marguerite permet cependant à tout tenant sincère de la révolution PROLÉTARIENNE de surprendre enfin intimement mêlées l'une à l'autre, la démagogie politique et la démagogie morale auxquelles est condamnée en France la petite bourgeoisie dite de gauche dont les conceptions empoisonnèrent si gravement, et empoisonnent encore l'action et la pensée prolétariennes. Un tel « flagrant-délit » revêt à nos yeux une extrême importance.

En effet, si les théories de Karl Marx ont permis depuis longtemps de dénoncer la démagogie démocratique et si, depuis la révolution russe, l'Internationale communiste a pu enfin faire passer cette dénonciation de principe dans l'action politique des organisations révolutionnaires françaises, il n'en a pas été de même pour la démagogie morale dont se double inévitablement la démagogie politique de la démocratie. Dans ce domaine des mœurs, si touffu, si complexe, les théoriciens de la révolution prolétarienne ne pouvaient, en effet, bénéficier des enseignements parfaitement lumineux qu'ils tiraient de la lutte économique des classes. L'expérience, l'expérience délicate et profonde, infiniment multiple, aussi nécessaire à l'édification d'une morale nouvelle, rigoureusement prolétarienne, leur faisait trop souvent défaut. Ils dénonçaient bien la décadence, sous l'influence croissante du capitalisme, de la morale traditionnelle de la bourgeoisie, et ces tares flagrantes du régime capitaliste comme la prostitution et l'exploitation de la main-d'œuvre féminine. Mais ils ne parvenaient pas, éloignés trop souvent comme ils l'étaient, du prolétariat et confinés d'une part dans l'action économique et politique et, d'autre part, dans la discussion abstraite, à se séparer nettement, fondamentalement, dans leur réquisitoire et leurs anticipations d'ordre moral, des idéologies propres en pareille matière, à la petite bourgeoisie démocrate.

Celle-ci n'était pas, en effet, sans réagir contre l'évolution des mœurs en régime capitaliste. Elle aussi s'indignait, de tout son sentimentalisme et de tout son rationalisme utopique. Ennemie dans sa très grande majorité, du recours à la morale religieuse traditionnelle vers lequel inclinait au contraire, par calculs politiques, la gran-